

LE SCEPTRE DU PHARAON



Impéreur & C. Chaperon

le sceptre du Pharaon

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2022

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,
44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persee.fr

Béatrice Grynolor est une romancière qui adore la nature et les animaux. Elle trouve son inspiration lors de longues balades champêtres, accompagnée d'Akéna son berger beauceron noir.

Son tempérament placide est adapté à la demeure qu'elle habite, un magnifique manoir perdu au milieu de nulle part dans le centre de la France. Dan, son mari, un culturiste anglais d'une trentaine d'années, passe, quant à lui, le plus clair de son temps en salle de sport et son physique n'a plus rien à envier à celui d'un athlète de haut niveau ou celui d'un dieu grec de l'Antiquité.

En ce jeudi 13 avril, le temps est radieux. Élisabeth Stern, une amie du couple, fait un détour chez les Grynolor. Elle est accompagnée de son fidèle Swity, un Jack-Russell de trois ans au tempérament de feu. On frappe à la porte.

— Salut Béa, je ne te dérange pas ?

— Pas le moins du monde, entre.

Élisabeth n'a pas le temps de s'introduire dans le hall d'entrée, que Swity et Akéna heureux de se retrouver, entament à un rythme endiablé une course effrénée dans le jardin. Les deux compères s'apprécient et ne se font jamais prier pour jouer quand l'occasion leur est donnée.

— Dan n'est pas là ?

— Non, mais il ne devrait plus tarder. Assieds-toi. Qu'est-ce que je te sers ?

— Un café, ça ira.

Béatrice a les traits tirés, il faut dire que ces dernières semaines n'ont pas été de tout repos. Elle prendrait bien des vacances, mais où qu'elle aille, le rêve qui hante ses nuits la poursuivra de toute évidence. Un songe ou plutôt une sorte de cauchemar itératif, qui semble vouloir lui délivrer un message.

— Élisabeth... Il faut que je te parle de quelque chose d'inso-
lite, que tu vas très certainement trouver bizarre.

— Vas-y, je t'écoute.

— Voilà... Depuis quelque temps, je fais inlassablement le même rêve. J'aperçois un palais sur une île, qui n'a rien à voir avec la Cité interdite de Pékin ou le Taj Mahal d'Inde. On dirait une construction de l'Égypte ancienne, aussi impressionnante, qu'étrange. À l'entrée, une sorte de portail grillagé fait office de porte d'entrée. Lorsqu'il s'ouvre, je m'introduis dans une pièce ahurissante et consécutivement, celui-ci se referme derrière moi. Tout est déconcertant. Les vagues finissent leurs courses à mes pieds, comme sur un bord de plage en traversant les grilles du portail. Sur la gauche, à une dizaine de mètres de moi, se situe un escalier taillé dans la pierre qui monte et aboutit sur deux statues du dieu Anubis. Elles entourent une ouverture donnant accès à une plateforme très ensoleillée. Un second escalier particulièrement angoissant où rôde la camarde est placé devant moi plus en profondeur. Partiellement immergé, celui-ci descend abruptement. Il s'en dégage une force infernale. Il est accompagné sur sa gauche, d'un mur orné d'une fresque représentant une scène de guerre de l'Égypte antique. Subséquemment, je me réveille toujours avec une migraine épouvantable. Enfin voilà, une histoire abracadabrante.

— Peut-être pas. Il y a certainement une logique à tout ça. As-tu pensé à consulter un psychologue ?

— Je n'en vois pas l'utilité.

— Non, écoute-moi, ton subconscient te cache sûrement quelque chose qui doit être lui... Bien rationnel. Peut-être un événement antérieur lié à ton passé, que ton conscient a volontairement occulté, pense-y.

— Tu as probablement raison, mais je ne veux pas te déranger plus longtemps avec mes problèmes, tu as toi aussi tes soucis.

Subitement, comme pressée par le temps, Élisabeth boit son café en ressentant un besoin inexplicable de partir.

Elle prétexte habilement :

— Mince ! Comment ai-je pu oublier que j’ai rendez-vous chez le médecin dans une demi-heure ? Excuse-moi, mais je dois partir.

Elle appelle son chien qui en peu de temps a retourné tout le jardin.

— Mon Dieu ! Béatrice, viens voir ça ! Je crois bien que Swity a encore fait des bêtises.

Son amie s’avance et ne peut que constater l’ampleur des dégâts. Les nombreux trous creusés donnent l’effet d’un terrain dévasté.

— Ne t’inquiète pas, j’ai l’habitude, tous les chiens aiment jouer. Reviens quand tu veux et donne-moi de tes nouvelles.

— Je n’y manquerai pas, donne le bonjour à Dan.

— Ça marche, à plus.

Élisabeth repart dans sa vieille bagnole grinçante qui n’est plus de la première fraîcheur, avec pour seul passager son intrépide Swity. Perturbée par ces péripéties, la romancière ressasse son obsédant rêve, qui l’intrigue au point d’en oublier l’heure qui s’écoule. Dan n’est toujours pas rentré et son portable sonne continuellement occupé. Les nombreux messages qu’elle lui envoie restent sans réponse. Madame Grynelor fait les cent pas dans le salon et pense qu’il est probable que son mari soit tombé en panne dans un endroit où le réseau est défectueux. La soirée ne fait que commencer et elle promet d’être longue. Dans un dernier espoir, celle-ci tente un nouvel appel à celui qui partage son existence depuis dix ans. Sans résultat, elle commence à comprendre que quelque chose ne tourne pas rond et prend une mine rembrunie. Dan s’est volatilisé et les heures qui passent lui semblent être une éternité. Joe, le beau Persan blanc aux yeux bleus est confortablement installé sur le radiateur. Il fixe le meuble vitré en grognant et c’est alors que sa maîtresse inspecte avec attention le contenu de celui-ci. À l’intérieur de l’imposant buffet sont disposés divers bibelots dont : un vieux livre hébraïque, des poupées de collection et un superbe sceptre doré surmonté d’un cobra royal, dont

la provenance originelle reste un mystère. L'unicité de ce cadeau déniché en brocante par Dan et offert à la femme de sa vie pour son anniversaire avait fait sensation. Le brocanteur heureux de s'en débarrasser lui avait fait un prix imbattable. Soudainement, en cours de soirée, le ciel qui s'assombrit donne naissance à un épisode orageux. Les éléments se déchaînent peu à peu et un vent virulent ouvre la fenêtre de son bureau avec fracas, emportant au sol les feuilles volantes de son roman.

— Zut ! Mes écrits ! Il ne manquait plus que ça.

Elle se hâte de la refermer et s'affaire à rassembler les pages sens dessus dessous. Les heures défilent et la lourde pendule du salon carillonne à 21 h 15. Il commence à se faire tard. L'esprit tourmenté, elle regagne sa chambre à coucher et peine à trouver le sommeil.

À la première lueur du jour, toujours sans aucune nouvelle, madame Grynolor reste pessimiste. Dans la matinée, à l'ouverture des commerces, elle sort son puissant véhicule et prend la direction du village situé à deux kilomètres tout au plus. Béatrice se gare dans la rue George Land et rejoint la boulangerie de madame Georgette Charlain.

— Bonjour, madame, à tout hasard, vous n'auriez pas vu mon mari ?

— Bonjour ! Non, je n'en ai pas le souvenir, quoique... attendez... À bien y réfléchir, hier aux alentours de 17 h 00, j'ai remarqué deux hommes dont l'un ressemblait à votre mari. Ils se dirigeaient vers la place du marché.

Les deux femmes conversent longuement et pendant ce temps-là, Maria Stéfania, la femme de ménage de Béatrice arrive au manoir. Il est 9 h 10. Surprise par le désastre du jardin, elle s'empresse de le remettre en état à l'aide d'une pelle trouvée dans le petit cabanon. En commençant le ménage de la cuisine, elle reste stoïque devant ce qu'elle découvre. La porte de la cave attenante

où sont stockés les balais refuse de s'ouvrir. En s'appuyant de toutes ses forces, elle parvient difficilement à l'entrouvrir. De toute évidence, quelque chose obstrue l'entrée.

— Grand Dieu ! Comment est-ce possible ? dit-elle.

En insistant, la porte cède en la projetant violemment à terre. C'est avec effroi, qu'elle aperçoit l'alignement d'une dizaine de bouteilles de champagne déposées au sol. Maria les replace une à une sur l'étagère. À l'étage, elle constate avec étonnement que le lit de Béatrice est déjà fait. C'est alors qu'elle se dirige dans la buanderie où une grande corbeille de repassage l'attend. Elle actionne le fer à repasser qui crache anormalement un débit de vapeur d'eau, embuant rapidement toute la pièce d'un vaste brouillard humidifiant. Elle concentre toute son attention sur le bouton d'arrêt et peine à le décoincer, quand brusquement, un courant d'air glacial parcourant toute la pièce fait drastiquement baisser la température intérieure. Une porte claque, ce qui lui laisse imaginer que madame Grynelor est de retour. Mais après vérification, le constat est sans appel : il n'y a personne. Peu rassurée et redoutant un éventuel voleur, Maria n'a aucunement l'intention de traîner plus longtemps dans les parages. Frigorifiée par le froid ambiant, c'est en toute discrétion qu'elle rassemble ses affaires avant de se diriger vers la porte d'entrée, lorsqu'une présence invisible l'électrise vivement en la traversant. Tombant au sol, de violents tremblements s'emparent de tout son être. Instinctivement, Maria Stéfania sait que cette fois-ci, si elle ne parvient pas à sortir... Tout est fini pour elle. Lorsqu'elle se relève, la peur qui l'envahit est telle, que le moindre de ses mouvements lui demande un effort considérable. Bousculée par le rôdeur invisible, c'est avec acharnement qu'elle réussit à s'extirper de justesse du manoir. La ménagère entend détalier derrière elle. La chose soulève les feuilles dans sa course. Pour rejoindre sa petite voiture garée au bout du chemin, les secondes qui défilent lui paraissent interminables. Tétanisée, elle peine à mettre la clef de contact. Enfin, sa

coccinelle rouge démarre et la femme de ménage appuie à fond sur l'accélérateur en redoutant d'être suivie. La sueur coule sur son visage et c'est à vive allure, qu'elle croise au carrefour des Alouettes la camionnette de monsieur Perrin : le plombier du village. Dans sa fuite, madame Stéfania manque de l'accrocher et celui-ci réplique à grands coups de klaxon. De retour à son domicile, elle jette son sac sur le divan et se sert un scotch à l'orange bien mérité pour se remettre de ses émotions. Ce jour-là, son mari Juan, qui est de repos, sort de la cuisine et trouve sa femme d'une étrange pâleur.

— Tu ne devrais pas être chez les Grynelor à cette heure-ci ? lui demande-t-il.

— Ne m'en parle pas ! J'ai cru mourir de peur ! Il y avait comme une présence démoniaque dans le manoir.

— Qu'est-ce que tu me racontes ? Une présence démoniaque ! Où t'as été chercher une connerie pareille ?

— Ah ! Tu ne me crois pas ! Eh bien, vas-y faire un tour. Il est hors de question que je retourne travailler là-bas. J'envoie dès ce soir ma lettre de démission pour raison de santé.

Sur ce, madame Grynelor ne reverra jamais la brave Maria. Il est approximativement 16 heures, lorsque Béatrice éprouve un harcèlement dans ses recherches. En poussant la porte de la gendarmerie, celle-ci se demande si sa démarche n'est pas quelque peu prématurée.

— Bonjour, je m'appelle Béatrice Grynelor, je viens vous voir, car mon mari Dan Grynelor n'est pas rentré à la maison hier soir. Je suis sans nouvelles de lui, son portable ne répond pas et j'ignore où il se trouve.

— Bonjour, madame, suivez-moi, je vais prendre votre déposition.

Le gendarme, un homme de type nordique, la conduit dans une petite pièce exigüe où Béatrice prend place sur une chaise particulièrement inconfortable, en répondant mécaniquement à chacune

de ses questions. Elle ressent un fort déficit attentionnel vraisemblablement lié au stress.

— Je vous écoute, madame.

— Voilà ! J’habite au manoir des quatre vents et hier en début de soirée, aux alentours de 17 heures, mon mari Dan n’est pas rentré.

— À votre connaissance où se trouvait-il normalement à cette heure-ci ?

— Comme à son habitude à la salle de sport. Il est culturiste depuis de nombreuses années et a remporté plusieurs compétitions.

— Avez-vous contacté le directeur de cette salle ?

— Oui, mais bizarrement personne ne l’a vu.

— Bon. Nous allons effectuer des recherches auprès des personnes susceptibles de l’avoir rencontré, entre-temps, nous entreprendrons de géolocaliser son portable, ce sera une de nos priorités et vous serez informé sur l’avancement de l’enquête. Je vous donne cette fiche signalétique à remplir, dans le but précis de nous indiquer un maximum d’informations le concernant.

Béatrice s’exécute.

— Bien. En attendant chère madame, rentrez chez vous. Votre mari est majeur et va très certainement vous appeler. Sa récente disparition n’est pour l’instant pas alarmante. Je vous reconduis jusqu’à la sortie.

Le gendarme suit des yeux le départ de Béatrice dans son superbe bolide noir, qui n’a rien à envier aux antiquités rouillées de la gendarmerie, garées sur le parking. La jeune femme regagne rapidement sa mirifique demeure. Il est vrai, que ce pittoresque manoir, appartenait jadis à l’oncle Pierre qui avait soigneusement arboré l’extérieur. Cette bâtisse de caractère est un chef-d’œuvre architectural. Dans l’imposant hall d’entrée, revêtu, de vieilles pierres grises, trois grands vitraux s’accordent à merveille avec un escalier magistral en marbre blanc. Celui-ci rallie l’imposant balcon du premier étage. Sublimé divinement, par un splendide

plafond cathédral partiellement recouvert d'une fresque, représentant trois anges qui regardent vers le bas ; le tout réalisé excellemment, donne à cette demeure ancestrale, un charme mystique voire infiniment ténébreux. Le soir venu, installée dans le canapé vert du grand salon, Béatrice se met à son aise. Elle arrange le grand oreiller tout en écoutant les informations. Depuis plusieurs minutes, elle sent que sa vision commence à se brouiller. Akéna est allongé au pied du fauteuil sur le beau tapis oriental du salon. Nuitamment, il règne une atmosphère pesante, lorsque vers 3 heures du matin, l'imposant meuble vitré comminatoire commence à esquisser des vibrations. Aux aguets, le chien se lève et se dirige prudemment vers celui-ci, pendant que sa maîtresse dort d'un sommeil de plomb. Les minutes défilent... et le silence reprend ses droits.

Dans la matinée du samedi 15 avril, Béatrice se replonge dans l'univers de son roman intitulé « Le tenant d'une vérité cachée ».

Elle entame un nouveau chapitre décrivant la découverte par un plongeur, de la pyramide de Yonaguni sous les eaux du Japon ; mais la jeune femme s'arrête d'écrire, lorsque les remembrances font le siège dans son cerveau. Puis, il y a ce laps de temps, qui est à chaque instant une pulsation de l'éternité. Ce silence faussement indéfectible, qui accompagne les nombreuses questions qui restent sans réponse. Oui, il y a ce remords qui la dévore, ce chagrin terriblement oppressant, indiscernable, qui s'inscrit dans la durée. Le souvenir d'une vie qui part en lambeaux. Pourtant, cette épouse, dévastée par le chagrin, résiste admirablement bien à ce coup du sort, en faisant appel à cette mystérieuse force intérieure qui l'anime depuis toujours. Intarissablement, l'espérance ressurgit. Mais la puissante sonnerie du téléphone la rappelle bien évidemment à la réalité.

« Plût au ciel que ce soit une bonne nouvelle de Dan » pense-t-elle.

La déception est grande au son de la voix d'Élisabeth.

— Allô ! Salut Béa, j'ai appris pour Dan, la nouvelle a déjà fait le tour du village.

— Bonjour Éliisa, l'autre jour après ton départ, il n'est pas rentré et la gendarmerie a ouvert une enquête.

— Mon Dieu ! Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ?

— Dieu seul le sait ! Son 4x4 reste introuvable et comble de tout ça, ma femme de ménage est tombée malade.

— Si tu veux, je peux éventuellement t'envoyer Mireille Berger, une personne probe dont le travail est toujours impeccable. Je lui transmets ton numéro de téléphone et elle te contactera.

— C'est gentil à toi, merci.

— Et ton rêve ?

— Pour l'instant, il se fait discret.

— C'est plutôt une bonne nouvelle. N'hésite pas, si tu as besoin d'un service, je suis là.

— Comment te remercier ?

— Rien, juste une bonne tarte aux abricots et aux amandes, comme toi seul en a le secret.

— Ça marche, à bientôt.

— Bye.

Le surlendemain, Mireille Berger se présente au domicile de l'amie d'enfance d'Élisabeth. Il est 9 h 45. Madame Grynelor la reçoit courtoisement et lui montre l'ensemble du travail réparti dans la demeure. Béatrice lui propose de commencer immédiatement. À peine arrivée, ébaubie par la beauté des lieux et très enthousiaste, elle ne sait par où commencer. Les prémices de Mireille sont prometteuses. Elle aspire énergiquement l'immense tapis du salon. Akéna, effrayé par le vacarme, ouvre de grands yeux devant la nouvelle recrue. Il court se cacher derrière la grande poubelle de la cuisine, laissant dépasser son museau qu'il pense imperceptible. Au même moment, la propriétaire s'absente pour aller faire

ses courses au marché, quand un quart d'heure plus tard... Un claquement sournois survient. Il est suivi d'un chahut qui paraît émaner du rez-de-chaussée. Alertée, Mireille descend pressement l'impressionnant escalier et entend tintinnabuler au salon. En sortant dehors, l'absence de clochette est indéniable. Madame Berger s'interroge et ne se laisse pas démonter, en poursuivant imperturbablement le nettoyage durant l'heure qui suit. En cours d'après-midi, le père de Béatrice, qui s'inquiète de ne plus avoir de ses nouvelles, lui téléphone. Sa fille lui décrit la situation et celui-ci propose de venir passer une semaine chez elle, pour se changer les idées en compagnie de sa femme Irène. Paul-André de La Valette est un notable de Paris et médecin à la retraite depuis plus d'un an. L'air pollué et le bruit de la ville l'insupportent. Pour Béatrice, la présence de son père auprès d'elle est rassurante. L'affaire étant complexe, la littéraire ne compte pas lui exposer l'existence de ses cauchemars.

Il est midi et en cette belle journée du mercredi 19 avril, heureux d'être enfin arrivé, Paul-André s'active à décharger les valises. Particulièrement fatigué du voyage, le père de famille propose d'aller déjeuner au restaurant du coin, « chez Lancelm ». Après un délicieux repas, les hôtes profitent de leurs venues pour tenter d'éclaircir conjointement, le mystère de la disparition de leur gendre. Irène de La Valette contacte la gendarmerie et essaie de briguer un maximum de renseignements concernant Dan. Dans la soirée, les Parisiens apprécient de rejoindre à l'étage, la grande chambre d'amis artistement décorée et au petit matin, le comte de La Valette en ressort épuisé d'une nuit bien agitée. Il descend les escaliers, les cheveux hirsutes, avec son peignoir imprimé écossais et ses pantoufles assorties. Celui-ci se dirige vers la cuisine en traînant les pieds et c'est avec le regard hagard, qu'il fait ronronner la cafetière. Le retraité s'attable en boudant comme un

gosse, devant sa tasse de café crème et ses croissants. Ce n'est que lorsque sa fille arrive, qu'il relève la tête.

— Ah, te voilà ! Dis donc, qu'est-ce que c'est que ce ramassis de soûlards qui chante la nuit dans le chemin ?

— Des soûlards dans le chemin !

— Oui ! Ou une espèce de choral de mauvais goût, si j'ose dire.

— Tu es bien sûr de ne pas avoir rêvé ?

— Affirmatif, car j'étais bien réveillé !

Puis... C'est au tour d'Irène de se joindre au petit déjeuner.

— Tu n'as rien entendu cette nuit ? demande Paul-André à sa femme.

— Non, pourquoi aurais-je dû entendre quelque chose ? Et puis l'air et le silence de la campagne me procurent le plus grand bien.

Le père de Béatrice comprend très vite qu'il est le seul à avoir entendu les mystérieux chants.

— C'est à ne rien y comprendre, dit-il.

— Mais... Qu'as-tu entendu précisément ? demande Irène.

— Une sorte de mélodie sourde accompagnée de chants cavernaux, qui s'étouffent sur un genre de trompette tibétaine. Je suis sûr de ce que j'avance et je n'ai jamais souffert d'aucun trouble cognitif.

— C'est tout de même surprenant cette histoire ! Mais les as-tu vraiment aperçus ? demande Irène.

— C'est bien là qu'est le problème, car je n'ai entrevu que des ombres. Il m'est formellement impossible de les identifier.

Choquée, Béatrice ne peut s'empêcher de faire le lien avec ses tourments nocturnes. Elle ignore encore que le plus troublant reste à venir. Dans l'après-midi, aux alentours de 16 h 30 et après une bonne collation, Paul-André va admirer et sentir les sublimes fleurs du jardin. Irène et Béatrice quant à elles, sont assises à proximité sur un banc. Soudain dans l'allée, pris de fourmillements intenses dans les jambes, le comte extravague. Dans un état quasi-valétudinaire, il se met à trembler au point d'en perdre l'équilibre